

P UN ACTEUR CATÉGORIE Poids lourd

Avec presque 45 ans de cinéma dans les dents, il aura quasi tout joué. **Gégé, le géant expansif aux célèbres coups de cœur et de gueule**, soufflera ses 70 bougies d'ici à la fin de l'année. L'occasion de dresser un portrait XXL, à l'image de la corpulence du personnage.

Par Manon Volland | Photos Eric Garault > Pasco and Co

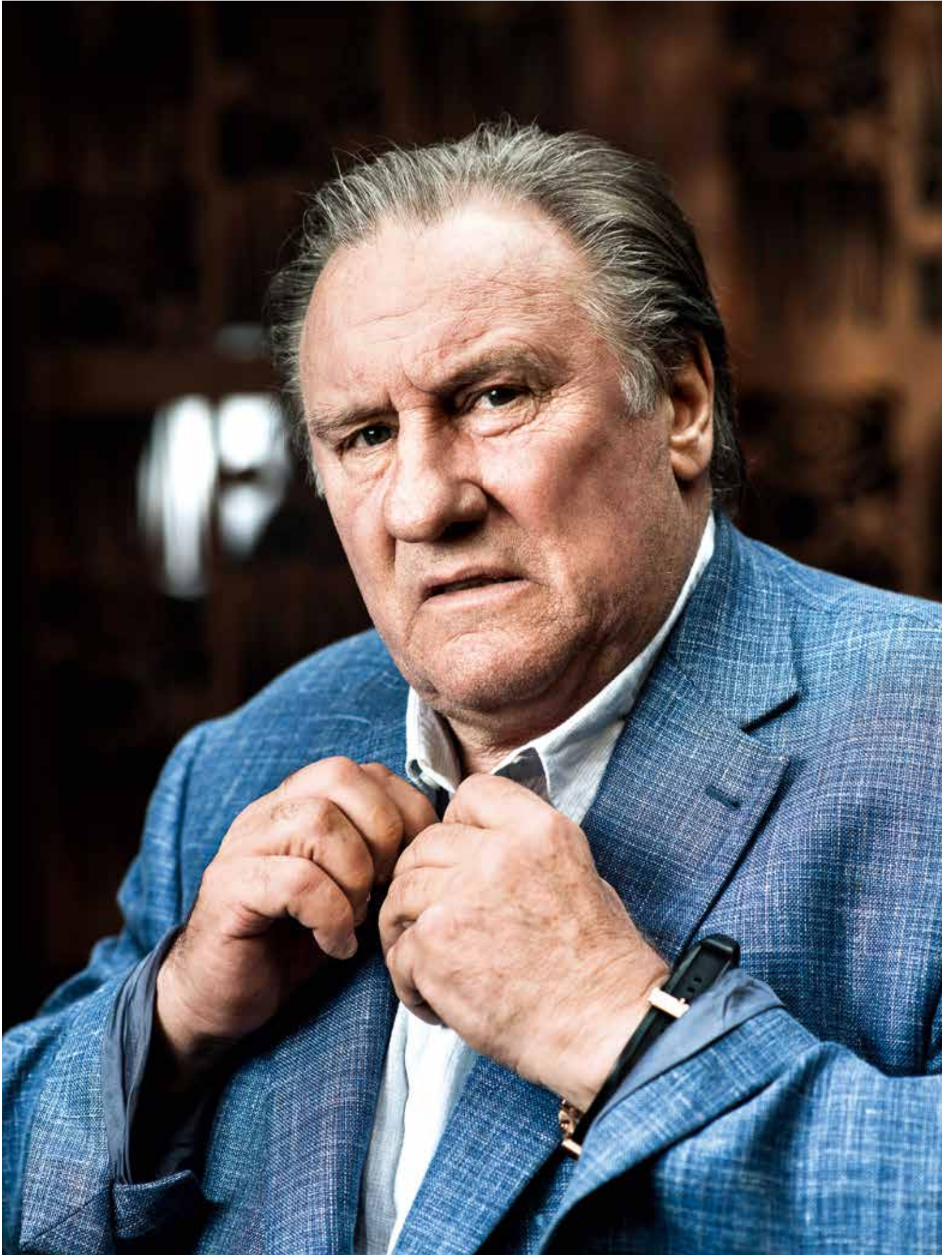
« **U**n soir de décembre 1948, je suis né dans la rue par une nuit d'orage. » Si Johnny avait été Gérard, la célèbre chanson du rocker Smet aurait sans doute commencé ainsi. Troisième fils du Dédé et de la Lilette, ce couple qui n'en était pas vraiment un, où l'alphabétisme n'avait pour écho que l'alcoolisme du père et la désaffection de la mère, Gérard vit dans la misère d'un deux-pièces pour huit personnes. Si Hallyday avait pour terrain de jeux la capitale, Depardieu se contente de Châteauroux, d'une famille de prolétaires et d'une pauvreté rampante. « J'ai quitté l'école parce qu'on m'a accusé d'un vol que je n'avais pas commis. J'étais le pauvre de la classe, le seul à ne pas pouvoir rester à l'étude – ça coûtait 5 francs et c'était beaucoup trop pour le Dédé. »

A 13 ans, c'est donc sur le trottoir qu'il apprend la vie, entre vols et revente de cigarettes, d'alcool et de chemises « made in USA » en provenance directe de la base aérienne américaine tout proche. Petit voyou au surnom univoque, « Pétarou », il aide sa mère, qui n'a pourtant jamais voulu de lui, à accoucher de ses frères et sœurs, et apprend à « sourire pour éviter de parler ». C'est que le Depardieu grand parleur et plein de verve que l'on connaît est encore terré sous le masque de l'illettré qu'il était dans sa Loire natale. Un personnage qu'il s'est construit seul, à la force de ses kilos.

Un génie qui s'est construit de lui-même

Jouer la canaille dans la rue l'a inconsciemment préparé au rôle qui le projette de l'ombre à la lumière, Jean-Claude, le voyou du film *Les Valseuses* (1974). Aux côtés de Miou-Miou et de Patrick Dewaere, on découvre un Gégé qui sait parler, donner de l'émotion et s'imprégner d'un rôle. Adieu l'ignorant rustre pétardant, bienvenue au sagace Depardieu. Cette métamorphose anti-kafkaïenne, c'est au Théâtre national populaire de Paris qu'il l'amorce, où le traîne un de ses amis d'enfance : il y découvre la culture et la littérature, qu'il dévore avidement, comme par peur de rater le coche. Le Gérard est également un French lover dans toute sa splendeur, et sa première femme, Elisabeth Guignot, le propulse dans le monde de la bourgeoisie, qu'il apprivoise grâce à son appétit culturel : « J'ai une nature abondante parce que curieuse de tout. Je suis boulimique parce que j'aime la vie. »

Depuis la petite frappe Jean-Claude, Depardieu est devenu l'un des comédiens les plus actifs du cinéma français, et l'un des plus rentables également, talonnant Louis de Funès au niveau du nombre d'entrées générées. Mais la montagne qu'il est ne s'est jamais contentée d'être la vedette sur grand écran de toute une nation : « Le cinéma m'ennuie », s'amuse-t-il même à déclamer, dans les périodes creuses où aucune production ne trouve grâce à ses yeux. Des propos qu'il oublie bien vite, lui qui cumule déjà plus de 200 films et a deux Césars à son actif, de sa France d'origine à sa Russie d'adoption. Il aura joué la terreur des rues, le flic ripou, le professeur, l'ouvrier, l'homme politique, le chef d'entreprise, Cyrano, Staline, Rodin, Dumas ou encore Obélix. Il passe d'un rôle à un autre comme il diversifie ses investissements, parce que son autre passion, à Gégé, ce sont les affaires, même s'il préfère dire qu'il est un entrepreneur.



Insatiable de la vie comme de l'assiette, Depardieu investit dans des vignobles, des restaurants, un hôtel, une poissonnerie, une concession de motos, des films, des pièces de théâtre, et même du pétrole cubain, qui lui fera perdre quelques millions. Mais qu'importe : pour ce véritable self-made-man à la française, qui doit son salut aux femmes, à la littérature et au vin, l'essentiel c'est de ne pas s'ennuyer. « J'ai eu la chance de faire ce qui me plaisait. Je n'ai jamais pointé, ni même demandé à un toubib de me faire un arrêt maladie. Je ne pense pas au jour où j'arrêterai ; de toute façon, je serai mort avant. Je ne planifie jamais rien, je préfère me laisser porter par la vie. »

Une montagne de politiquement incorrect

Adulé par les foules de 7 à 77 ans, Depardieu n'en est pas moins un habitué des scandales, que le public lui pardonne, comme s'il ne s'agissait que d'un énième rôle. En 1991, sa carrière menace de s'écraser sitôt après avoir décollé avec *Cyrano de Bergerac*, lorsque la presse américaine ressort les aveux datés d'un Gégé naïf confessant avoir assisté à un viol lors de son enfance. Une déclaration qui le privera d'un Oscar pourtant mérité pour « ce roc, ce pic, ce cap ». Il enchaîne aussi les accidents de moto en état d'ébriété, les coups portés à des photographes qui l'approchent d'un peu trop près ou à des automobilistes qui manquent de le renverser, les frasques sur les plateaux de télévision (il écrase ainsi sa cigarette sur la moquette de BBC1 ou feint de cracher sur les présentateurs et sur ses collègues du cinéma français).

L'animal Depardieu dérange également sur la scène politique, par ses éclats de voix et ses coups de cœur démesurés. Mitterrand sera le premier d'une longue liste de présidents à succomber au charme de Gégé, lui qui le libéra d'un ascenseur bloqué chez Jack Lang en lui balançant un « je vous aime beaucoup » candide. L'acteur s'engage même pour Tonton dans *Libération*, en annonçant aller voter « pour la première fois », et empêche une Légion d'honneur à sa réélection. Un jour socialiste, l'autre vert, le troisième communiste ou encore républicain, le mastodonte est également un électron libre en matière d'opinion politique. Il se passionne pour Chirac alors même que son prédécesseur se meurt, et s'enflamme pour Sarkozy quelques années plus tard, lui qui connaît la Bruni depuis vingt ans. « Mon image, je m'en tape ! Elle est laide, elle a un gros nez, elle pue. La politique aussi, je m'en fous. Ce n'est qu'une basse-cour avec des poules et des coqs qui se chient dessus. Si je soutiens Sarkozy, c'est simplement par amitié pour l'homme qu'il est. » Une franchise depardienne qui ne s'embarrasse pas des conventions, et qui dépasse les frontières franco-françaises.

**MON IMAGE,
JE M'EN TAPE !
ELLE EST LAIDE, ELLE A
UN GROS NEZ, ELLE PUE.**



LA POLITIQUE AUSSI, JE M'EN FOUS. CE N'EST QU'UNE BASSE- COUR AVEC DES POULES ET DES COQS QUI SE CHIENT DESSUS.

Le géant citoyen du monde

C'est qu'il ne s'est pas entiché uniquement des dirigeants français, le Gérard : il a également su gagner l'estime des puissants démagogues d'un monde plus ou moins libre. Il a découpé un jambon à l'os avec Fidel Castro en 1992, il est devenu proche d'Abdelaziz Bouteflika, le président de l'Algérie, via un homme d'affaires sulfureux, il s'est rendu à l'anniversaire du président tchéchène accusé de nombreuses violations des droits de l'homme, il a enregistré un single avec la fille du dictateur ouzbek, il a assisté au défilé militaire célébrant les 70 ans du régime nord-coréen et il s'est enivré de vodka avec Poutine, son allié le plus fidèle.

« J'adore votre pays, la Russie, ses hommes, son histoire, ses écrivains. J'en ai même parlé à mon président, François Hollande. Il sait que j'aime beaucoup votre président Vladimir Poutine et que c'est réciproque. » Ces mots, c'est Depardieu qui les adresse aux Russes en 2013, pour les remercier de lui avoir donné une nouvelle nationalité, après avoir renoncé à la sienne, la française : c'est qu'après des années à payer des impôts qui lui bouffaient l'existence et son compte bancaire, Gégé a fait sa valise alors qu'Hollande annonçait un taux d'imposition de 75% sur les revenus supérieurs à 1 million d'euros. Direction la Belgique plutôt que la Suisse de Delon, une agence immobilière, une compagnie aérienne pour VIP et un restaurant. Une petite escapade fiscale chez les voisins au cornet de frites qui passe mal côté tricolore, à tel point que le premier ministre d'alors, Jean-Marc Ayrault, la qualifie de « minable ». C'est une claque dans la gueule que se prend le Pantagruel du cinéma français, comme si le mythe qu'il avait construit à la force de son poignet se réduisait à ce mot. Adieu la reconnaissance pour son empire filmographique, sa collection artistique et ses affaires prolifiques au service de sa partie, il est désormais un nanti en exil fiscal.

Depardieu fait ses adieux à sa France natale, sans doute atteint une fois de trop dans son « hyperémotivité pathologique » qui le fait mal supporter la critique, et s'envole pour un pays dont les dirigeants le reconnaissent encore comme la bête de pellicule qu'il est. « J'aime bien les gens qui m'aiment. » Etonnant.

Le colosse de Poutine

« Je pars, après avoir payé, en 2012, 85% d'impôt sur mes revenus. Mais je conserve l'esprit de cette France qui était belle et qui, j'espère, le restera. Je vous rends mon passeport et ma Sécurité sociale, dont je ne me suis jamais servi. Je trouve minable l'acharnement de la justice contre mon fils Guillaume, jugé par des juges qui l'ont condamné tout gosse à 3 ans de prison ferme pour 2 grammes d'héroïne, quand tant d'autres échappaient à la prison pour des faits autrement plus graves. Je ne jette pas la

pierre à tous ceux qui ont du cholestérol, de l'hypertension, du diabète ou trop d'alcool ou ceux qui s'endorment sur leur scooter : je suis un des leurs, comme vos chers médias aiment tant à le répéter. Je ne suis ni à plaindre ni à vanter, mais je refuse le mot « minable ». Qui êtes-vous pour me juger ainsi, je vous le demande, Monsieur Ayrault, premier ministre de Monsieur Hollande, je vous le demande, qui êtes-vous ? Malgré mes excès, mon appétit et mon amour de la vie, je suis un être libre, Monsieur, et je vais rester poli. »

Avec cette lettre, Depardieu règle ses comptes avec un système qu'il a toujours méprisé, et qu'il accuse ouvertement de lui avoir volé son fils. Gégé semble ne s'être jamais pleinement remis de la perte de ce grand enfant pour qui il n'a jamais su être là, et qu'il a laissé aller à la dérive. Sans doute une piste de réponse à ce besoin quasi vital d'être toujours aimé. Alors, à ce pays qui ne l'appréciait pas à sa juste valeur, le comédien a préféré tourner le dos, pour recevoir une accolade et un laissez-passer de Poutine. Véritable héros dans le pays de Platov, l'enfant terrible du cinéma français se voit offrir des rôles à la pelle, des placardages publicitaires et des propositions d'affaires plus ou moins oligarchiques. Les jeunes lui parlent d'*Obélix* (1999), les vieux de *La Chèvre* (1981) et Poutine de *Raspoutine* (2011), qu'il a cofinancé. *A star is re-born*.

Mais le Gégé qui a tant souffert du manque durant son enfance a les yeux aussi gros que le ventre : il veut amasser les passeports, comme il l'a fait des millions, des livres et des œuvres d'art. Russie, Monténégro, Algérie, Turquie, Belgique, Ukraine ou encore Cuba, rien ne fait peur au géant imprévisible, l'important étant « la liberté ». Ses liaisons dangereuses avec des hommes politiquement incorrects, ce sont comme des dizaines de doigts d'honneur que Depardieu pointe aux bien-pensants : « La France, aujourd'hui, on n'en parle plus. Je le vois bien quand je suis à l'étranger. Elle ne résonne plus, elle n'existe plus. »

Gégé Le Grand

A bientôt 70 ans, Gégé dit Pétarou ne s'est toujours pas assagi, et ne semble pas près de le faire. Véritable success-story française, son parcours d'autodidacte force l'admiration, lui qui a su charmer les femmes, les cinéastes, les hommes politiques, de lettres et d'affaires à grands coups de bonne chère, de rôti arrosé et de tirades littéraires. « Je m'en fous d'être contradictoire » : tantôt détestable, tantôt fascinant, Depardieu navigue entre les extrêmes, oscillant entre les festins à se faire péter le bide et les cures aminçissantes, entre les rendez-vous mondains et les lectures de Saint-Augustin, avec les fantômes de son passé et avec les accusations de viol dont il fait les frais depuis cet été. Depardieu nie en bloc, et le fera tant que le cœur battra encore. « Toute ma vie, j'ai couru pour plaire, pour faire en sorte qu'on puisse m'estimer afin qu'à mon tour je puisse avoir un peu de considération pour moi-même. Ne serait-ce qu'un dixième de l'estime que me portaient les autres. Maintenant, je m'en fous. On me prend tel que je suis. Ou on ne me prend pas. » —